

# Le contrebandier : (fin)

Autor(en): **Collas, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 6

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186319>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Mâ que fédè-vo don, père, se lâi fâ ion dâi valets, quinna brelâire vo preind-te ?

— Eh bin ! te vai, se repond, fé on concert.

— A-t-on jamé vu ! mâ vo radotâ, père, l'est pêtout on tserrivari qu'on concert. On fâ lè concerts avoué lo violon et na pas....

— Lo violon ! lo violon ! se repond lo père ein lâi copeint lo subliet : l'est on bî instrumeint què lo violon, ne dio pas ; mâ lo toupin est adé lo toupin !

7

### Le Contrebandier

(Fin.)

Je lui rappelai les circonstances dans lesquelles le fait s'était passé, je lui montrai mon chiffre gravé sur le boîtier. Il demeura confondu et, à partir de ce moment, se renferma dans un silence absolu. Ianino s'approcha de moi et s'excusa d'avoir douté de mes paroles. Elle était heureuse, et me savait gré d'avoir ramené à des proportions vulgaires l'homme qu'elle avait un jour entouré d'une auréole contre laquelle sa raison avait protesté plus tard. Elle avait été victime d'une surprise dont le souvenir la troublait et l'obsédait, maintenant que le voile était complètement déchiré ; elle se sentait délivrée d'un poids pénible, saluait la liberté qu'elle avait reconquise.

Le lendemain matin je la trouvai au bord de la falaise ; elle suivait du regard les goélands qui effleuraient la surface de l'eau de leurs longues ailes. Le vent se jouait dans sa noire chevelure, sa beauté sévère était en harmonie avec la grandeur de la scène ; elle vint à moi toute souriante ; je fus presque frappé de l'expression de bonheur qui rayonnait sur ses traits.

— Ianino, lui dis-je, vous voyez que j'avais raison, et que c'était folie de croire que la chaîne forgée par votre imagination pèserait toujours sur vous.

— Accusez-moi de superstition, répondit-elle, je savais que cette homme reviendrait. Ce pressentiment avait pour moi le caractère de la certitude et souvent, la nuit, quand la tempête ébranlait les murs de notre maison, je me demandais si ce n'était pas le présage de ce retour que je redoutais ?

— L'auriez-vous donc épousé, puisque vous ne l'aimiez plus ?

— Non, je l'aurais bien forcé à me rendre ma parole, mais je craignais d'être injuste envers lui, de trop obéir à mes répugnances, d'être trop portée à prononcer un arrêt que me conseillait la voix de mon cœur. Grâce à Dieu, je suis maintenant sûre de ne plus le calomnier.

— Et vous pouvez désormais en toute sécurité vous abandonner à l'espérance.

Elle ne répondit pas ; une inquiétude venait de l'assaillir, elle se demandait si la scène qui s'était passée, les souvenirs qu'elle évoquait n'altéreraient pas l'amour de Morandière, s'il serait le lendemain ce qu'il était la veille. Je devinais ses réflexions :

— J'ai tout raconté à mon ami, lui dis-je.

— Ah ! fit-elle en rougissant.

— Soyez sans crainte, il vous aime plus que jamais ; il a une bonne foi absolue dans votre sincérité, il sait que si votre imagination a pu vous égarer, votre cœur est incapable de défaillance ; il est digne de vous comme vous êtes digne de lui.

Elle n'ignorait pas qu'elle distance la naissance et la fortune avaient mises entre eux ; mais comme, à sa place elle n'eût pas hésité à l'oublier, elle acceptait son dévouement et son amour sans étonnement, sinon sans reconnaissance. Je pris plaisir à la faire parler, elle me dit comment elle entendait la vie, elle me parla de l'avenir, je fus étonné du sens droit, de l'intelligence des choses qui s'alliait chez elle à l'exaltation des sentiments.

On pouvait s'étonner de notre absence, nous rentrâmes et bientôt nous nous retrouvions tous auprès de la falaise. Nous venions de nous y asseoir lorsque la barque de la douane longea le rivage. Elle portait le contrebandier sous bonne garde à la prison de Vannes.

Ce fut entre nous une délicieuse et interminable causerie. Chacun de nous prenait sa part du bonheur qui se reflétait sur la physionomie des deux jeunes gens. Pendant qu'ils échangeaient leurs confidences, les flots agités par une douce brise faisaient entendre à nos pieds leur chanson monotone, les voiles des barques des pêcheurs se balançaient mollement, un ciel sans nuages communiquait à la mer une teinte d'un beau bleu sur lequel scintillaient les rayons d'un brillant soleil.

Jamais fiançailles ne furent célébrées sous de plus riants auspices.

Ianino avait apporté un vieux livre de famille ; elle l'ouvrit à une page où s'était desséchée une de ces anémones sauvages qui croissent en abondance sur les pentes gazonnées des Pyrénées. La frêle corolle, secouée par la brise, sembla hésiter un instant, puis partit, se souleva dans l'air et alla se perdre dans l'Océan. La jeune fille la suivit du regard en souriant. C'était le dernier vestige du rêve dont elle avait si longtemps subi la domination.

Si vous allez visiter la presqu'île de Ruiz, vous verrez encore la petite maison du douanier, vous pourrez le rencontrer lui-même suivant d'une jambe nerveuse le sentier tracé le long de la falaise et interrogeant l'horizon du regard. Tout près de la Morandière s'est bâti un petit chalet ; il y vient avec sa femme passer plusieurs mois de l'année, et y exécute des tableaux dont il trouve toujours un placement avantageux, car son talent est déjà apprécié par les connaisseurs.

LOUIS COLLAS.

Il nous tombe sous la main, la réponse que M. de Lamartine fit à une lettre qui lui avait été adressée, en 1840, par un habitant de la Chaux-de-Fonds. Elle est écrite en termes si élevés qu'elle sera sans doute lue avec plaisir :

Monsieur,

J'apprécie plus le mot touchant que vous m'adressez, que les satisfactions d'amour-propre que donne une périssable célébrité ; un conseil parti du cœur d'un homme pieux, vaut mille éloges jetés en pâture à nos vanités.

Je ne sais si j'adore Dieu dans la même langue que vous, mais soyez convaincu que je l'adore comme vous et avec vous. Je voudrais être plus digne de lui offrir l'hommage que toute créature lui doit ; mon cœur n'est pas assez pur pour cela, et mon intelligence assez élevée, mais priez-le, Monsieur, pour qu'il me purifie et qu'il m'éclaire, la prière est la plus grande force que les hommes puissent se prêter entre eux.

Je vous remercie d'avance de cette *communion des Esprits bienveillants* à laquelle vous voulez bien me convier.

J'ai été dans ma jeunesse dans les belles collines de la Chaux-de-Fonds, d'où vous m'écrivez. Je vous félicite d'habiter une des scènes de la nature, où Dieu apparaît plus splendide et plus grand dans ses œuvres. »

**Aux dames.** — M<sup>me</sup> Marceline, collaboratrice de l'*Univers illustré* offre à ses lectrices une recette de gourmandise qui se trouve d'actualité, car c'est le vrai moment de sa préparation. C'est la gelée *Bigarade* d'oranges, confiture délicieuse. « Prenez-dit-elle, de belles oranges, enlevez l'écorce et divisez-les par quartiers. Faites sortir les pépins au moyen d'un poinçon. Enlevez le zeste des oranges et aussi le zeste du citron, en proportion d'un ci-